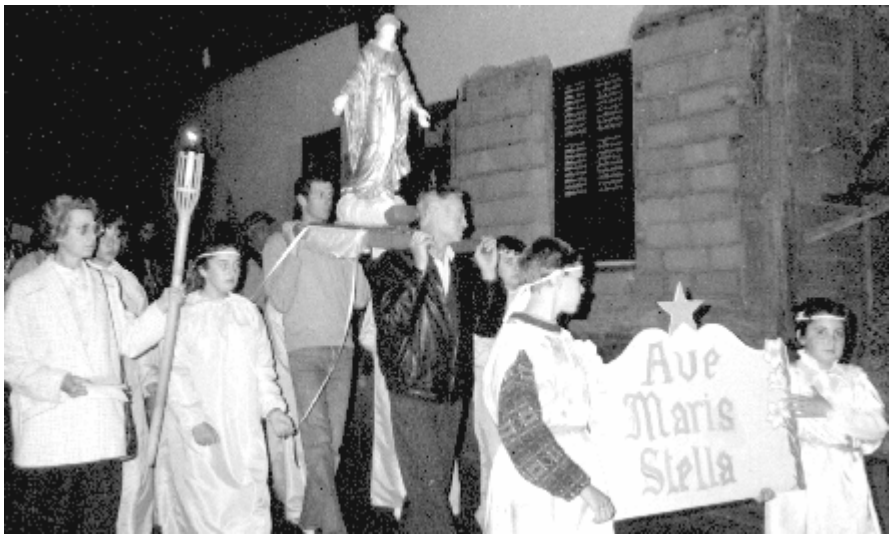
Section Patrimoine

C.I.S.

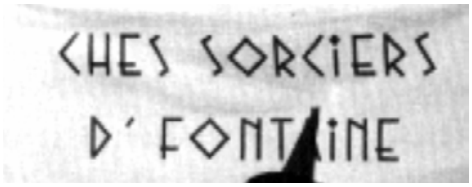
N° 3

processions



Procession à Longpré les Corps Saints d'après une photo de F Legrand en 1995

et blasons



de la communauté de communes de la région d'Hallencourt

A) Histoire « J'él pénse » tirée du recueil « Farces d'éch' Mawais d'Ary » d'Arthur Lecointe, dite par Charlette Vaquez.

Isidore Darras, dit Modeste, plus connu sous le sobriquet de « Ch'Mawais » est né à Allery en 1826 se faisait remarquer par ses blagues, ses farces et ses fredaines. Voici l'une d'entre elles écrite par Monsieur Lecointe Arthur patoisant du même village.

Ech' Mawais i s'trouvoait un jour in Justice pour ènne histoére éd' lapiderie.

Comme o connaissoait Darras, il y avoait du monde dins l'salle, él l'après-midi lo.

A f'soait déjo quèques foés qu'éch' juge il essayoait d'avoér ènne idée su chl'affoaire qui tornoait d'lapiderie in rapinerie.

Chl'atchusé i disoait qu'Modeste il l'avoait lapidé in li cherchant dz histoères.

Modeste, in voéyant qui n'pouvoait point avoér éch' dernier mot, i pose ènne tchestion à ch'juge :

- Mossieu l'Juge, j'ai-ti l'droit d'dire éq min voésin ch'est un voleu ?
- Oh ! non, qui répond ch'juge, rien ne vous y autorise.
- J'ai-ti l'droit d'él pènser, Mossieu l'Juge ?
- Rien ne saurait vous en empêcher.
- Eh ! Bin, Mossieu l'Juge, j'él pènse.

B) Les processions dans le canton d'Hallencourt

INTRODUCTION :

Couramment dédiées à des Saints, plus rarement consacrées à conjurer le mauvais sort ou demander le beau temps, les processions ont toujours eu un caractère religieux. Si une seule procession demeure encore de nos jours, dans le canton d'Hallencourt, d'autres ont eu lieu jusque dans les années 1965 (date à laquelle le Concile du Vatican mis un terme à ces célébrations – Voir encadré). Les souvenirs que ces cortèges rappellent ont été contés par les amis de notre section patrimoine présents lors de cette troisième réunion.

Le second Concile du Vatican s'intéressa, entre autres, au culte des saints, culte qui, dans le passé, avait parfois pris le pas sur la célébration des grandes fêtes chrétiennes. Les Pères votèrent donc la motion suivante (*Constitutio de Sacra Liturgia*, déc. 1963) : « Pour que les fêtes des saints ne l'emportent pas sur les fêtes qui célèbrent les mystères mêmes du salut, le plus grand nombre d'entre elles seront laissées à la célébration de chaque Église, nation ou famille religieuse particulière ; on n'étendra à l'Église universelle que les fêtes commémorant des saints qui présentent véritablement une importance universelle. » C'est en s'inspirant de ces normes que Paul VI, le 14 février 1969, par le motu proprio : *Mysterii Paschalis celebrationem*, approuva l'orientation du nouveau calendrier romain, lequel, par décret de la Sacrée Congrégation des Rites en date du 21 mars 1969, entra en vigueur le 1er janvier 1970.

À Allery

M. Delescole, magister d'Allery qui annotait les faits survenus dans la commune entre 1700 et 1712, nous apprend qu'*il y eut une bataille dans l'église, en estrant rentré de la procession, pour une place dans le chœur entre François Bully, jeune homme à marier et Pierre Quint ; le dit Pierre Quint fut égratigné à sang coulant et on n'a pas dit la messe ce jour là dans la dite église. Nous la fûmes chanter à Dreuil, en allant le cierge de Sainte Catherine fondit.*

À ce sujet Ernest Prarond note dans son livre Abbeville et Hallencourt : « Au mois de mai 1657, un sacrilège fut commis dans l'église d'Allery ; des voleurs enlevèrent le Saint-Ciboire, dispersèrent les hosties ou les abandonnèrent profanées. … François Faure, évêque d'Amiens envoya une lettre circulaire dans laquelle il ordonna une procession générale dans l'église d'Allery à laquelle il enjoignait les paroisses voisines de s'y trouver pour expier cet « exécrable forfaict ».

Au début du 18e siècle, les habitants d'Allery, dont la foi paraît ardente, faisaient de fréquents pèlerinages. Après la moisson, ils partaient en groupes plus ou moins nombreux pour Notre Dame de Liesse lieu de pèlerinage célèbre dans l'Aisne :

« Lundi 10 septembre 1703. Nous avons party moy et Marie Miroir ma femme pour aller à Notre dame de Liesse et de là nous fûmes à la Ferté sous Jouarre en Brie et à Saint Fiacre. Nous en avons rapporté de l'eau de la fontaine. Nous fûmes de retour à Allery le jour de Saint Mathieu, vendredi 21 de ce mois de septembre 1703.

20 septembre 1705. Nous avons chanté la messe pour les pèlerins d'Allery à Notre Dame de Liesse, savoir moi, Antoine Delecole, et 20 pèlerins et nous sommes revenus à Allery le samedi 26 septembre, ayant parti le 21 septembre 1705. »

Toujours dans le livre d'Armand Maillard, se référant à un texte manuscrit du notaire Quillet, on note : Allery fut un lieu de pèlerinage très fréquenté. Le jour de saint Sauveur, de la fête patronale, deuxième dimanche de juin, les cultivateurs des communes avoisinantes venaient en grand nombre solliciter la protection du patron de la paroisse à l'effet d'obtenir soit une belle récolte de foin, soit des bestiaux vigoureux et bons producteurs. « *Les pèlerins arrivés à Allery, vont faire leur dévotion à Saint Sauveur, lui font toucher une poignée de verdure, du pain, même des instruments aratoires, font plusieurs fois le tour de l'église à l'extérieur, très recueillis, un livre à la main, rentrent dans l'église, se font répéter par le pasteur du lieu, l'évangile du saint qu'ils invoquent, lui font leur offrande et retournent à leur pays* ». Ce pèlerinage perdit sa faveur sous le Second Empire et cessa complètement après la guerre de 1870.

Le jeudi de la Fête Dieu, une procession rassemblait toutes les sociétés locales. On portait la Sainte Vierge le long d'un parcours où il y avait plusieurs reposoirs. Un cliché (des années 1965) où M. Leguay a une dizaine d'années, entouré de ses grands-parents, montre un « reposoir » fabriqué par ces derniers aidés des voisins. Celui-ci permettait au curé d'effectuer quelques arrêts durant le long parcours qui menait régulièrement à la route nationale. Mme Vaquez se souvient qu'on jetait des pétales de roses dans toutes les rues.

Des photos de M. Leguay et des diapositives de M. Lecointe, établissent que certaines processions du début du siècle commémoraient des « plantations de croix ».

Christian Leguay entouré de Germaine Brassart, Henri et Georgette Darras

Dans « Le culte de l'arbre et de la forêt » (1936), M. Crampon confirme les souvenirs des allérois : « c'est surtout le jour de la Fête Dieu, au jour de la procession du Saint Sacrement que les rues se couvraient de branchages, de feuilles, d'herbes et de pétales de fleurs. Les reposoirs édifiés par des fidèles bénévoles étaient parfois de petits chefs-d'œuvre de goût…

À Allery, des draps tendus sur les murs et piqués ça et là de roses de toutes couleurs donnaient un air de fête aux plus humbles chaumières. »

Mme Poiret se rappelle aussi d'une procession dite des « rogations » au mois de mai ; on y priait pour la réussite des récoltes. Dans « Le folklore de Picardie », (1968), J. de Wailly et M. Crampon décrivent les rogations : « Les rogations étaient des processions à travers les champs, au cours desquelles étaient bénies les récoltes. Pour avoir une bonne moisson, on portait du buis bénit dans les blés.

À Bailleul

Une procession eut lieu lors de la bénédiction des cloches en 1891, voir la description dans les recherches sur ces cloches.

À Sorel en Vimeu

M. Ducrocq a recueilli quelques témoignages des anciens du village : « Il n'y avait pas de procession organisée avec sortie de statues de saints. Dans les années 20-30, le jour de la communion solennelle, les communiants se réunissaient avec leur famille dans la maison appelée « le château de Sorel » (actuellement propriété de Mme Simon, juste à côté de l'école). Cette maison, grosse ferme à l'époque, appartenait à M. Crampon Ferdinand qui était le maire du village et qui tenait l'harmonium à l'église. Le curé de Fontaine sur Somme, le bedeau et les enfants de chœur se déplaçaient jusqu'au « château » et tout le monde se dirigeait en procession vers l'église du village pour la messe de communion.

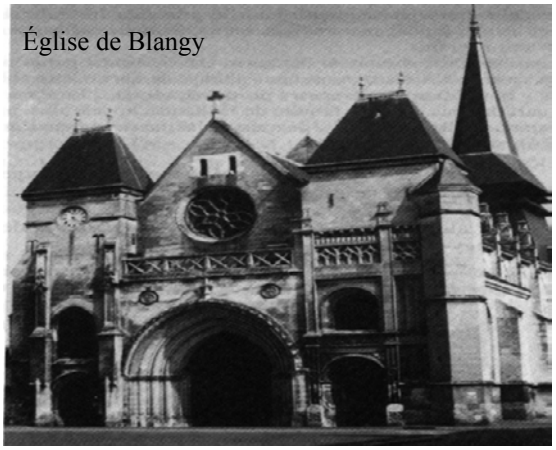
À la même époque, le lundi de la communion, le curé de Fontaine sur Somme organisait dans chaque village un pèlerinage à Notre-Dame de Monflières. Ce déplacement en voiture à cheval était une véritable fête païenne. Des buvettes étaient installées à côté de la chapelle. il y avait des musiciens. Les gens chantaient (pas toujours des chants religieux) et dansaient. Les participants apportaient du gâteau battu et buvaient le cidre vendu dans les buvettes. Il y avait dans Sorel deux personnes, Fanny et Julienne, mère et fille, de la famille Chevallier qui effectuaient chaque année ce pèlerinage à pied.

À Huppy

Arrivé au village l'année 1951, M. Piette se rappelle la procession annuelle, le lundi de Pentecôte, jour des communions… Il s'agissait d'un pèlerinage à Blangy : « des draps étaient disposés ainsi que des guirlandes le long des murs… le prêtre sous le dais était porté par les nouveaux mariés de l'année… les cordons étaient portés par les fiancés de l'année » (M. Piette les a porté deux fois), « le cloqueteux, figure typique, faisait partie d'une confrérie de charité, créée vers 1500 sous le vocable de St-Sébastien. Cette confrérie était destinée (comme les « Charitables » dans le Nord) à ensevelir les pestiférés. Le cloqueteux précédait alors les cortèges funèbres pour signaler les pestiférés qui portaient des grelots aux poignets ou aux chevilles. Depuis, le personnage du cloqueteux est resté en tête des processions, même si depuis, elles n'ont plus gardé le même sens ». Une

carte postale légende « le cloqueteux de Blangy » alors qu'il appartenait à la commune d'Huppy.

Dans « Aux confins de la Picardie et de la Normandie » (1992), L. Groué retrace ce pèlerinage à Blangy : « Autrefois la misère était grande et la maladie fréquente. Pour conjurer le mauvais sort et attirer la grâce du ciel, les membres du clergé organisaient souvent des processions et les villageois allaient parfois en pèlerinage en des lieux précis des environs. Alors qu'une épidémie de peste sévissait à Huppy en 1583, faisant de nombreuses victimes, le seigneur des lieux instaura un pèlerinage en l'église N.D. de Blangy, le lundi matin de la Pentecôte. La raison de ce choix est ignorée. Le lendemain des communions solennelles, les gens du village prenaient place, nombreux, dans des voitures à cheval puis chantaient sur le parcours qui les conduisait dans la vallée de la Bresle. Arrivés à Bouttencourt, tout le monde descendait des chariots et prenait place en la procession qui se déroulait dans les rues de Blangy. En tête du cortège, le suisse était suivi du clocheteur qui agitait ses deux clochettes.


Église de Blangy

Deux retours des pèlerins d'Huppy furent tragiques : le premier, au siècle dernier à une date indéterminée, le curé de Tours en Vimeu fut assassiné dans le hameau de Vismes-au-Mont alors qu'il revenait de ce pèlerinage d'Huppy ; le second fut celui du 7 juin 1944, lendemain du débarquement des alliés en Normandie. Le convoi hippomobile fut mitraillé sur la route du retour, un cheval y trouva la mort.

L'abbé Lejeune écrit en juin 1948 dans son bulletin paroissial : « *Cette année a vu la reprise de nos processions du Saint Sacrement. Les derniers mariés ont fait un bel acte de foi en portant le dais. Les jeunes ont montré leur vitalité soit en s'habillant en blanc, soit en faisant un reposoir, ou plus simplement en suivant la procession. Que font les hommes de Huppy le dimanche ? Je les ai vainement cherchés… Allons, messieurs, un peu plus d'audace et de conviction.* »

La tradition se perpétua jusqu'aux années 1955-1960, période durant laquelle elle devint irrégulière puis disparut quand le convoi automobile remplaça le convoi hippomobile. Plusieurs cartes postales anciennes retraçant ces processions du début du XX^{e} siècle sont exposées au musée de Blangy-sur-Bresle. » On partait à 3 heures du matin à pied pour relier Blangy situé à 15km.

Dans « Le folklore de Picardie » (cf. réf. déjà citée), un passage décrit le rôle tenu par les jeunes filles de la commune lors des processions : « La conduite des filles de la Vierge qu'on appelle bâtonnières à Huppy doit être sans reproche, afin qu'elles soient dignes de figurer à la tête de toutes les cérémonies religieuses de l'année. Elles portent une chandelle décorée en l'honneur de la Vierge dont elles ont la garde pendant l'année de fonction, leur chandelle est un cierge festonné de rubans bleus et blancs ».

L'abbé R. Cazier donne de plus amples renseignements dans la revue paroissiale l'Apôtre du secteur de juin 1946 : « *La tradition, basée sur des documents*

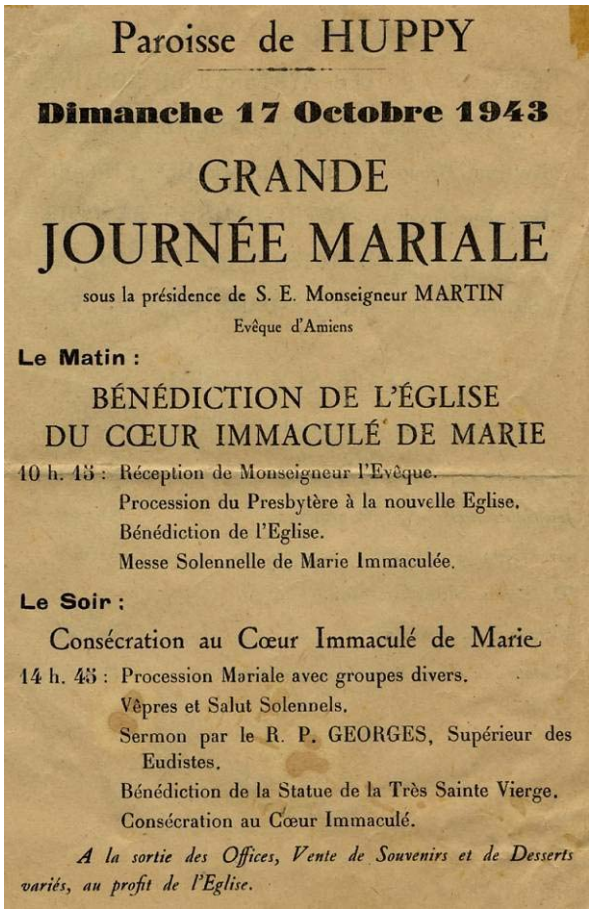
certains, raconte qu'une peste furieuse s'abattit sur Huppy (celle de 1347 qui décima tout le Nord de la France, ou celle de 1563). En un mois, 80 personnes périrent victimes du fléau. Le cimetière devenu insuffisant, on fut obligé d'en créer un nouveau dont il est resté longtemps des traces. Ce champ des morts s'appelait le champ des pestiférés. Nos aïeux tournèrent leurs regards suppliants vers celle qui est appelée Secours des chrétiens et qui était honorée à Blangy sous le titre de Notre-Dame de la Délivrance. Ils s'engagèrent par vœu, pour eux et pour leurs descendants, à faire chaque année un pèlerinage solennel à son sanctuaire, et le jour de ce pèlerinage, fixé d'abord au dimanche après l'Ascension, fut renvoyé au lundi de la Pentecôte. Le premier pèlerinage s'accomplit avec des démonstrations extraordinaires de foi et de confiance au pouvoir de Marie. Tous, quittant leurs chaussures, parcoururent le chemin pieds nus, et la route fut rougie du sang des pieux pélerins. Au retour de la procession, l'épidémie avait cessé ses ravages. Les ancêtres, pénétrés de reconnaissance, restèrent fidèles à leur vœu. Chaque année, des files de pèlerins, ayant le clergé à leur tête, reprenaient, au jour fixé, le chemin de Blangy. Plusieurs continuaient d'y aller pieds nus. C'est à dater de 1875 que l'ordre admirable gardé primitivement dans la procession eut à souffrir. Quelques pèlerins, redoutant la longueur d'un trajet de 13km, introduisirent l'abus de se servir de voitures. Quoiqu'il en soit, le pèlerinage est toujours nombreux : à cette date on y compte cinq à six cents paroissiens.

L'abbé Cazier ajoute : « *Certes nous n'oserions plus qualifier d'abus l'habitude, invétérée maintenant, de faire usage de voitures !* » Il décrit ensuite la procession : « *La procession, au départ de l'église, s'organisait et se déroulait dans un ordre impeccable. Vers deux heures du matin, la cloche sonnait le réveil des pèlerins et tous se rendaient à l'église. La procession était partagée en quatre groupes principaux : 1) celui des jeunes gens, qui marchaient à la suite de la bannière du patron Saint Sulpice ; 2) le groupe des hommes mariés, précédés de la croix, le clergé venait à sa suite ; 3) le groupe des jeunes filles ;4) le groupe des femmes. Ces quatre groupes chantaient ou priaient alternativement ; quand l'un avait fini, il élevait une petite bannière pour donner le signal de commencer à celui qui venait après, et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée au sanctuaire de Notre-Dame. S'il arrivait aux rangs de s'espacer, on avait soin de les reformer sans tarder et particulièrement, à l'entrée des villages traversés. Les voitures destinées aux petits enfants, aux vieillards, aux infirmes, aux personnes souffrantes, suivaient à peu de distance. Pendant toute la durée du trajet on chantait des litanies, des cantiques et on récitait le chapelet. Le clergé de Blangy venait processionnellement à la rencontre des pèlerins de Huppy. Après avoir fait trois fois le tour de l'église Notre-Dame, la foule pénétrait dans l'église et y prenait place. Le curé des pèlerins chantait la messe solennelle de la Sainte Vierge. À l'issue de cette messe, les prêtres récitaient des Évangiles sur la tête des pèlerins. L'office terminé, on prenait un moment de repos. {A dix heures la cloche donnait le signal de départ. Tous se rendaient à l'église et après avoir salué une dernière fois la Sainte Vierge, le président du pèlerinage entonnait le Te Deum ; on le continuait à travers les rues de Blangy et, pour le retour, on gardait le même ordre que pour l'aller. La fête se terminait à Huppy par le Salut du Saint Sacrement.* »

L'abbé termine son article par ce vœu à ses paroissiens : « *Notre pèlerinage du lundi de la Pentecôte n'a plus la solennité, ni le mérite de la grande procession*

d'autrefois ; maintenons cependant, dans notre journée de Blangy, le bon ordre, le sérieux, la reconnaissance et la piété. »

Le 8 octobre 1882, on lit dans la revue Le Dimanche de Corblet : « Un magnifique chemin de croix vient d'être offert à l'église par M. le baron de Forceville. l'érection de ce chemin de croix a eu lieu solennellement le 24 septembre, après l'office du soir,…, des tableaux des stations furent portés processionnellement à l'église au milieu d'une foule considérable, venue des paroisses voisines et qu'on n'évalue pas à moins de 2000 personnes. Après la bénédiction de chacune des statues et une allocution de M. le doyen d'Hallencourt, un salut en musique, suivi de la bénédiction du Saint Sacrement, termina dignement cette belle fête. »



Paroisse de HUPPY

Dimanche 17 Octobre 1943

GRANDE

JOURNÉE MARIALE

sous la présidence de S. E. Monseigneur MARTIN
Evêque d'Amiens

Le Matin :

BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE
DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

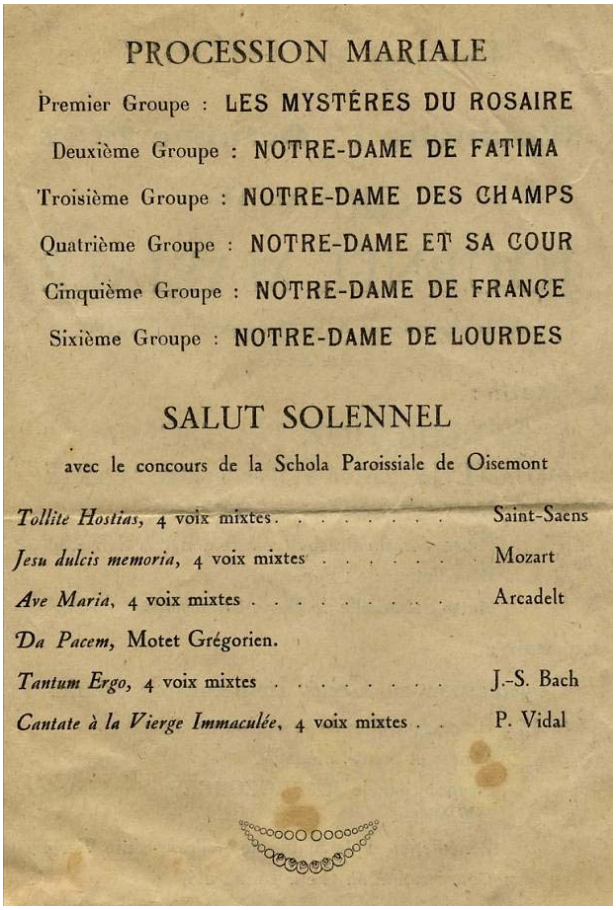
10 h. 15 : Réception de Monseigneur l'Evêque.
Procession du Presbytère à la nouvelle Eglise.
Bénédiction de l'Eglise.
Messe Solennelle de Marie Immaculée.

Le Soir :

Consécration au Cœur Immaculé de Marie

14 h. 45 : Procession Mariale avec groupes divers.
Vêpres et Salut Solennels.
Sermon par le R. P. GEORGES, Supérieur des Eudistes.
Bénédiction de la Statue de la Très Sainte Vierge.
Consécration au Cœur Immaculé.

A la sortie des Offices, Vente de Souvenirs et de Desserts variés, au profit de l'Eglise.



PROCESSION MARIALE

Premier Groupe : LES MYSTÈRES DU ROSAIRE
Deuxième Groupe : NOTRE-DAME DE FATIMA
Troisième Groupe : NOTRE-DAME DES CHAMPS
Quatrième Groupe : NOTRE-DAME ET SA COUR
Cinquième Groupe : NOTRE-DAME DE FRANCE
Sixième Groupe : NOTRE-DAME DE LOURDES

SALUT SOLENNEL

avec le concours de la Schola Paroissiale de Oisemont

Tollite Hostias, 4 voix mixtes . . . . . Saint-Saens
Jesu dulcis memoria, 4 voix mixtes . . . . . Mozart
Ave Maria, 4 voix mixtes . . . . . Arcadelt
Da Pacem, Motet Grégorien.
Tantum Ergo, 4 voix mixtes . . . . . J.-S. Bach
Cantate à la Vierge Immaculée, 4 voix mixtes . . P. Vidal

À Longpré les Corps Saints

C'est un retour aux sources que quelques bénévoles rassemblés au comité de paroisse et au syndicat d'initiative ont offert aux habitants du village : la procession oubliée vers les années 1965 a été reprise en 1986 et a lieu tous les ans en septembre. De nombreux documents préparés par M. Pacaud, historien local, permettent de situer l'origine de la procession.

Celle-ci remonte au XIII^{e} siècle. Ramenées de Terre Sainte par Wibert, chapelain d'Aléaume de Fontaine, les reliques sont arrivées en terre longiprate le 4 août 1206 où Richard de Gerberoy les accueille. De suite, une procession a été instaurée puis établie tous les 4 août en mémoire de la translation des reliques.

En 1431, la procession est organisée par Monseigneur de Harcourt, évêque d'Amiens en présence de Bon de Cresecques, seigneur de Long et de Longpré. La

grande chasse « la fierté » sera portée par les quatre échevins de l'année tandis que les échevins de l'an précédent se chargent de quatre torches.

En 1709, la procession se déroule par la rue Martin Saillant et rue des Cloîtres. En 1818, les marguilliers remplacent les échevins. En 1852, la date annuelle de la procession est repoussée au 8 septembre, date de la fête civile de la commune mais avant tout, jour de la Nativité de la Sainte Vierge. La chapelle Notre-Dame des Sept Douleurs est édifiée et on la rejoint en procession depuis l'église, parcours maintenu aujourd'hui.

Dans des rapports parus dans la revue le Dimanche de Corblet, on peut lire au sujet de cette procession, le 14 juillet 1873 : « le vicaire de St Germain a prononcé un discours qui a vivement intéressé un auditoire de plus de 3000 personnes » et le 24 septembre 1882 : « la procession s'étendait sur un parcours d'environ 500m sur 10m de large, la compagnie des sapeurs pompiers escortait la procession, et la musique qui a fait entendre sur tout le parcours des morceaux parfaitement interprétés a contribué à l'éclat de cette belle cérémonie religieuse » .

Dans la même revue en 1886, on lit : « le 8 septembre, l'évêque d'Amiens participe à la fête des Saintes Reliques. À 10 heures, monseigneur recevait dans la cour du presbytère les hommages de la paroisse, puis se rendit en procession à l'église, escorté de la compagnie des pompiers en grande tenue et suivi par les autorités du pays. Les accords joyeux de la musique alternaient avec la voie grave des chantres et se mêlait au carillon des cloches. monseigneur assista pontificalement à la grand'messe, puis procéda à la bénédiction de la nouvelle chapelle des Saintes Reliques, dédiée à Marie sous le vocable de l'Assomption. À l'issue des vêpres chantées par Monseigneur eut lieu la procession traditionnelle. 150 jeunes filles, portant des vêtements symboliques et formant divers groupes, ouvraient la marche, puis venaient les trois châsses principales, portées par les marguilliers et les hommes les plus honorables de la localité. Monseigneur suivait les chasses, accompagné de son vicaire et 25 prêtres formant autour de lui une brillante couronne. on voyait ensuite les autorités du pays escortées par la compagnie des sapeurs-pompiers ; une foule recueillie et silencieuse, évaluée à 3000 personnes terminait le cortège ; les cloches sonnaient à toute volée. »

En cette fin de vingtième siècle, chaque 8 septembre, les reliques octroyées à Aléaume de Fontaine (seigneur de Long, Fontaine-sur-Somme et Longpré) sont portées sur des chasses. Au départ de la collégiale, les habitants, dont certains sont costumés, se rassemblent en cortège. Aléaume de Fontaine et son épouse Laurette de St-Valéry y sont représentés en costume moyenâgeux ; des pages, des enfants revêtus de tuniques arrivent ensuite puis les porteurs de chasses. Deux parcours sont empruntés en alternance chaque année pour rejoindre la chapelle. Des chants et des prières ponctuent l'arrêt en cet endroit, (lieu de l'ancien hospice Notre-Dame des Sept Douleurs, selon M. Pacaud). Le retour à la collégiale laisse place, certaines années à un concert de l'harmonie municipale (dirigée dernièrement par M. Lecoutre puis Melle Sagnier). Une messe a lieu soit avant, soit après la procession. C'est le père Mauriaucourt qui y officie actuellement. En cette année 1998, des bougies agrémentaient de leur lueurs le parcours de la procession ; distribuées aux habitants, elles étaient placées sur les appuis de fenêtres.

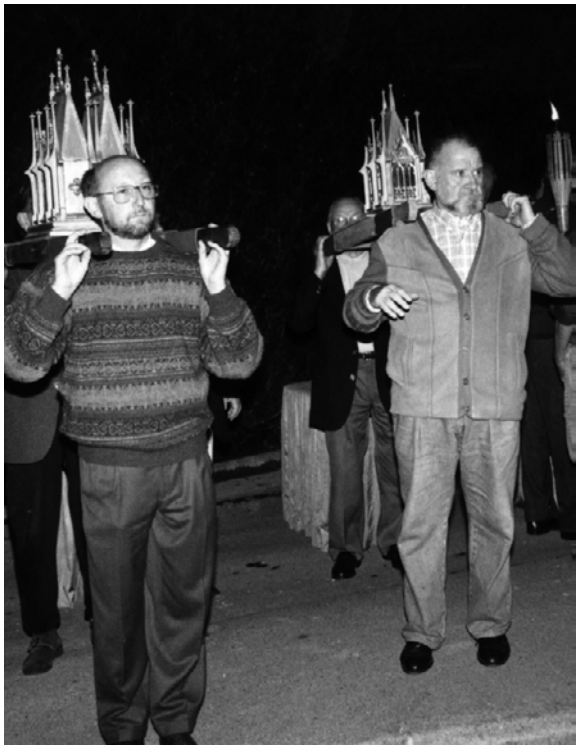
En allant dessiner une petite statue nichée dans un mur de la Cavée du Quesnoy, il y a quelques années, M. Piette (Huppy) y a rencontré une dame qui

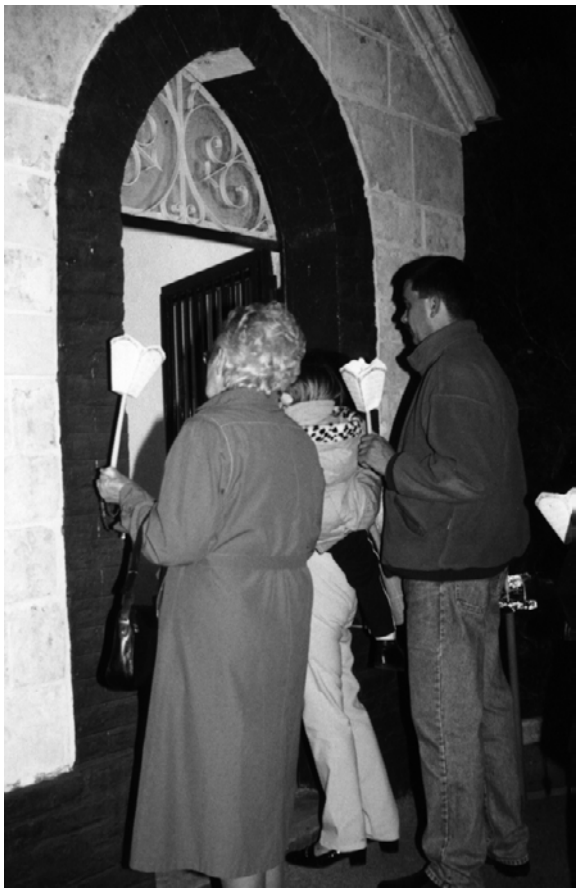
lui a indiqué qu'en ce lieu, se pratiquait autrefois la procession dite « des groseilles ». Ni la signification de cette appellation ni la date de cette cérémonie n'est connue par les personnes présentes à notre réunion. Les recherches restent donc ouvertes et les témoignages seraient accueillis avec bienveillance.

À VAUX MARQUENNEVILLE :

Dans la revue Le Dimanche de juillet 1883, on note : « Une imposante cérémonie avait lieu le 29 juillet à l'occasion de la bénédiction de deux magnifiques statues, l'une de Saint Éloi, l'autre de Saint Nicolas, achetées avec des souscriptions volontaires, après une quête faite à domicile par monsieur l'adjoint au maire… Au nombre de plus de 500 les fidèles suivirent pieusement ces deux statues, que les cultivateurs et les jeunes gens portèrent pendant la procession, avec une religieuse piété dans toutes les rues de la paroisse… »

LA PROCESSION DE LONGPRÉ EN SEPTEMBRE 1998 – Photos F. LEGRAND





À Frucourt :

M. Barbette nous avait déjà parlé de procession lors de la première réunion au sujet des Rameaux. Nous reprenons ici son explication : « Les rameaux de buis sont bénis dans l'église puis on entame une procession, les rameaux à la main, autour de l'église en chantant des psaumes en latin. Le chantre est resté dans l'église et chante « Gloria… ». Le prêtre revient à la porte de l'église qui est fermée. Il frappe trois fois avec la croix en chantant une strophe, un psaume et le chantre reprend dans l'église « Gloria… ». Au troisième coup, la porte s'ouvre et la procession rentre dans l'église pour la messe. Après la messe chacun se rend au cimetière et dispose une branche de buis sur les tombes des parents et amis. Du buis est aussi distribué dans les étables des fermes et dans les champs pour les placer sous la protection de Dieu. Une branche est déposée sur les croix, accrochées dans les maisons, afin de protéger le foyer.

Dans la revue 'Le Dimanche' du 28 octobre 1906, on lit que se sont déroulées à Frucourt les fêtes du Rosaire, en voici des extraits : « L'antique église, décorée de tentures élégantes, d'oriflammes et d'inscriptions de circonstance présente l'aspect d'un petit paradis. À la grand'messe l'assistance écoute les exhortations du missionnaire, elle est plus nombreuse encore aux vêpres. M. le doyen d'Hallencourt les préside, l'autel du Rosaire semble devenu un véritable centre de pèlerinage pour tout le doyenné, les bancs et chaises sont insuffisants, les pèlerins se tassent debout, dans les allées, sous le clocher et au-delà de la place. Une cérémonie très attrayante termine et couronne cette belle journée, c'est la bénédiction et la distribution des roses blanches, rouges et or. Au nombre de 400 elles vont dans les foyers orner, avec le buis des Rameaux, le Christ. »

À Fontaine sur Somme :

Les plantations de croix furent l'objet de processions partout où elles se déroulaient , voici le récit d'une de ces plantations à Fontaine, extrait de la revue 'Le Dimanche' du 6 août 1899 :

« C'est la troisième fois, depuis deux ans, que nous assistons à une plantation de croix dans le village. À la troisième fois, comme aux deux premières, la même exclamation sortait des mêmes bouches : que c'est beau ! Plus de soixante groupes aux costumes éclatants, précédés de soldats romains à cheval, terminés par un nombreux clergé, près de trois cents figurants : hommes, jeunes gens, jeunes filles, enfants portant des bannières, des emblèmes formaient un défilé vraiment imposant. La bonne Lorraine, sur son destrier, entourée de ses pages, suivant le Christ, semblait conduire ces groupes et cette foule au triomphe de la croix sur la montagne voisine. Ils sont là tout yeux et tout oreilles (sic) ces milliers de gens, accourus de tous les villages voisins pour jouir de ce spectacle, écouter les brillants morceaux de la fanfare de Long dont la bannière disparaît sous les lauriers ; pour entendre M. le doyen d'Hallencourt au sommet de la colline, sur un terre plein qui domine la vallée et fait face aux villages de Long et Coquerel, au pied de ce moulin banal qui vit, aux derniers siècles défiler à ses pieds les manants de Fontaine montant péniblement leurs grains par ce même chemin où se déroule aujourd'hui cette admirable procession »

À Hallencourt :

C'est vers le livre de Prarond : « Histoire de cinq villes et de trois cents villages… » que nous nous tournerons pour apprendre que Dom Grenier lui même parle de cet usage sans en indiquer l'origine . Voici ce qu'il dit : « Dans les processions où l'on porte la châsse de Saint-Vulfran dans la ville d'Abbeville, lorsqu'on est arrivé à la porte du Bois, on crie trois fois ' *Halencourt* '. Il paraît que les habitants de ce village ont droit de porter la chasse ». Dans les derniers temps, ce n'était plus à la porte du Bois, mais sur le parvis de Saint-Vulfran que l'on criait trois fois *Hallencourt.*

Sous le titre 'les processions blanches à Abbeville', voici la lecture faite par M le comte de Galametz à la séance du 7 novembre 1889 à la Société d'Émulation d'Abbeville : « Au mois de mars 1583 Henri III ayant établi les processions des pénitents de l'Annonciation, ces manifestations de la piété de nos pères sanctionnées par l'autorité royale se répandirent partout. À Abbeville elles eurent un grand écho que le livre de la famille d'Antoine Rohault nous a transmis ; il relate les processions faites par les bourgeois de la ville et celles du dehors venues à Saint Vulfran, à Saint Gilles et à d'autres églises. Commencées en mai 1584 elles durèrent partout deux mois. (…) Formentin signale que ces pratiques, bonnes en elles mêmes, dégénérèrent en superstitions : ce qui obligea les magistrats à les abolir. (…) La première procession est du lundi de la Pentecôte (mai). Avant l'ouverture de la porte Saint Gilles de nombreuses députations de Hallencourt, Long, Pontremy et lieux circonvoisins attendaient en chantant le moment d'entrer en ville. 'La chaleur et une longue sécheresse régnaient dans ces campagnes, mais il pluist en ladite nuict que lesdites processions étaient par les champs. On estoit joyeux de veoir telles dévotions et donnoit on après quilz eurent esté aux églises pain, vin, biere, chair en plusieurs endroictz et rues de ceste ville où ils passoient. En mai et juin grande affluence qui remplit les églises ; Saint Valéri vint au couvent des Minimes et Saint Riquier à Saint Vulfran. Les habitants de ceste ville considérans telles dévotions furent meus et eschauffez de dévocion et à l'exemple des autres se mirent en debvoir aller en procession tellement que de chacune paroisse on alloit revestuz en blanc de linge portant les bannières blanches de toille, de taffetas et d'autres estoffes ».

Dans la revue Le Dimanche, on lit : « le dimanche 17 décembre 1893, était le jour choisi pour l'installation du nouveau doyen. À 2 heures et demi les cloches envoient dans les airs leurs joyeux carillons. Aussitôt de toutes les rues de la paroisse les fidèles arrivent en foule aux abords de l'église. Le curé de Citernes, M. l'abbé Leleu, chargé de la paroisse depuis le départ de M. Farcy, organise la procession. Nous y remarquons les enfants de toutes les écoles avec leurs maîtres et maîtresses, la musique de la maison Deneux frères et enfin la compagnie des sapeurs-pompiers. La procession se dirige par la Grande rue jusqu'au delà de la rue de la Caserne. C'est là que M ; l'abbé Dequet, curé de Mérélessart, et M. le curé de Citernes, accompagnés de M. le maire, reçoivent le nouveau doyen qu'une brillante cavalcade avait devancé jusqu'à la gare de Fontaine sur Somme. M. l'archiprêtre d'Abbeville accompagne M. l'abbé Saguez.

Bientôt la procession reprend le chemin de l'église. Pendant le trajet, la musique fait entendre les plus beaux morceaux de son répertoire. Quand on fut

arrivé devant l'hôtel de ville, M. le maire, accompagné du conseil municipal souhaita la bienvenue au nouveau doyen, puis la procession se rendit à l'église ; mais avant d'entrer, M. le président du conseil de fabrique offrit à M . le doyen les hommages de tous ses collègues et l'assura de leur dévouement…. En fin de cérémonie, on reconduit l'abbé Saguez, le nouveau doyen au presbytère au chant du Te Deum. »

Dans la même revue d'octobre 1895, on apprend que la bénédiction de la nouvelle chapelle Notre Dame de Lourdes fut accompagnée d'une procession : « (…) Il est trois heures. Aux gais carillons des cloches, la procession s'organise.(…) des fleurs, des guirlandes, des banderoles aux couleurs nationales et russes, des bouquets de sapins et de genévriers, des couronnes, des tentures partout. Un bataillon de petits zouaves ouvre la marche, il s'avance alerte en face de la Croix qui le précède et sous les plis du drapeau national qui l'abrite.(…) Suivent trois magnifiques groupes de jeunes filles vêtues de longues robes de gaze aux couleurs variées, représentant la Foi, l'Espérance, la Charité (…) Jeanne d'Arc est représentée par Mlle Fernande Deneux. Son frère, le petit Marcel, sous la livrée de Saint Michel, lui tend l'épée(…) Arrêtons-nous devant la statue de Notre Dame de Lourdes : la voici qui s'avance reposant son pied virginal sur un riche brancard. Derrière son trône portatif, suit la musique de la maison deneux(…) La marche est fermée par un nombreux clergé(…) Après les prières et les cérémonies liturgiques de la bénédiction, le prédicateur monte en chaire.(…) Monsieur le doyen lui succède (…) Le retour s'effectue dans le même ordre parfait, il est suivi de la bénédiction du St Sacrement. »

Plus récemment, des processions se sont déroulées à Hallencourt comme partout, cette photo prise à la fin d'une communion solennelle et prêtée aimablement par M. Gérard Rigolle en est la preuve. L'abbé est l'abbé Leroy.

À Citernes :

Lors de la guerre 1870, les époux Morgand connurent le malheur de perdre leur fils unique pendant le siège de Paris. Soutenus par la foi, ils firent ériger un calvaire sur un chemin reliant Citernes à Woirel. L'érosion faisant son œuvre, en 1960, c'est la chute. Dans les années 90, le calvaire a retrouvé sa place. Pour célébrer l'événement le curé d'Oisemont, l'abbé Noël, desservant la paroisse, a organisé une procession un dimanche du mois de mai 1996 (mois de Marie) (article Courrier Picard)

Le 16 août 1919 dans le journal La Somme, on peut lire le récit d'une procession allant de Citernes à Woirel lors d'une plantation de croix réalisée par l'abbé Leleu : « *Le calvaire érigé depuis de longues années sur le bord de la grand'route d'Amiens au Tréport a été restauré le dimanche 27 juillet … La cérémonie donna lieu à une touchante, nous allions dire grandiose, manifestation religieuse. Le christ exposé depuis le matin à la vénération des fidèles dans l'église de Citernes, fut solennellement transporté à Woirel sur un brancard drapé aux couleurs nationales. La cérémonie avait en effet revêtu un caractère militaire. Cinq jeunes permissionnaires : André Poiret, Albert Gaillard, Jacques Maurice, René Dezenclos, Albert Boinet, entourés de leurs camarades, avaient répondu avec empressement à l'appel de M. l'abbé Leleu, curé de Citernes, pour porter la glorieuse civière. La procession qui se déroula à travers les blés dans le chemin qui relie Citernes à Woirel composait un tableau pittoresque. Ces bannières, ces jeunes filles en blanc, ce prêtres et ces chantres en surplis, nous les avions vus déjà dans le tableau célèbre mainte fois reproduit par la gravure, mais les uniformes français, sur plusieurs desquels brillait la croix de guerre et où se mêlaient le bleu horizon des fantassins et de l'artilleur, le bleu sombre du chasseur à pied et le kaki du cavalier de l'armée d'orient, donnaient au cortège une allure guerrière bien de notre temps. À Woirel, dans le beau discours qu'il prononça au pied de la croix, M. Caffin, doyen d'Oisemont évoqua quelques touchants souvenirs de guerre et rappela à son nombreux auditoire le culte que nous devions rendre, dans nos foyers, au glorieux crucifié. Un salut solennel, chanté dans la gracieuse église de Woirel, termina cette belle cérémonie.* »

À Condé Folie :

Voici des extraits d'un récit fait dans la revue diocésaine Le Dimanche de l'abbé Corblet paru en 1870 :

« C'était au lendemain d'une première communion, lundi, 17 juillet. Après la messe d'action de grâces, le zélé pasteur de la paroisse adressa quelques mots aux enfants : 'Il ne s'agit plus maintenant, leur dit-il, que de réaliser le projet dont je vous ai parlé ; une promenade d'enfants de première communion ne doit pas être une promenade ordinaire ;mon dessein, vous le savez, était de vous conduire en pèlerinage à Notre-Dame de Monflières, mais le chemin est long ; il compte plus de 16 kilomètres ; impossible donc de le faire à pieds. Dès lors, vous le comprenez, la réalisation du projet ne dépend point de moi.'. Une personne charitable donna le branle en fournissant, avec un désintéressement qui n'étonna nullement, tous les moyens de transport qui étaient en son pouvoir. Chacun se montra digne de cette noble initiative et y répondit à l'envi. Vers midi, une longue file de plus de vingt voitures s'avançait vers Monflières. Je ne dirai rien du voyage, sinon qu'il fut pieux et recueilli. À tous ceux qui demandaient ce que si-

gnifiait ce convoi, on répondait : ce sont les enfants de la première communion de Condé Folie qui vont en pèlerinage. Vers trois heures, on était au béni sanctuaire. Une jeune fille, d'une voix saintement émue, renouvela, au nom de tous les enfants, l'acte de consécration à la Sainte Vierge. … le retour fut plus recueilli encore que le départ. arrivé sur la côte qui domine la vallée, le pasteur qui ouvrait la marche, se retourna et … entonna l'Ave Maria Stella ; du fond des voitures, un cri unanime continua le cantique…. La bénédiction du Saint Sacrement mit le sceau à cette belle cérémonie ; le pèlerinage était fini, mais le souvenir en est resté et il restera longtemps dans les cœurs…

C) Les blasons des villages du canton d'Hallencourt :

Définition d'un blason :

Les blasons sont des sobriquets collectifs décernés à la population d'un village par les voisins. Ils sont le fruit de l'observation, de la moquerie mais aussi de la méchanceté, ils traduisent souvent un trait de comportement, une caractéristique vestimentaire, une activité ou un caractère physique. On en fit même des chansons, kyrielles de couplets si impressionnantes qu'elles servaient aussi à endormir les enfants.

Il ne faut pas confondre le blason et le surpiquet qui lui s'adresse à un individu bien précis.

Les renseignements proviennent essentiellement d'un travail effectué par Jean Passérieux en 1986 pour la première fête cantonale dont le thème était fourni par ces mêmes blasons. Ses sources ont étaient principalement les ouvrages de Gaston Vasseur, Alcius Ledieu, René Debrie, Ernest Prarond, l'abbé Leroy, Lefils.

Allery :

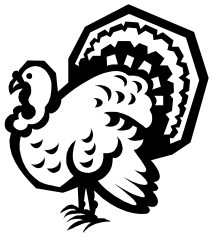
Armand Maillard signale en 1922 : ***chés gins d'Ary, ché dé boènes gins,*** ils mettent leur honneur à bien recevoir les étrangers. L'autre blason très connu encore actuellement est : ***chés fous d'Ary***. Une

première explication possible est la référence à Ch'Mawais habitué à faire des farces, une seconde explication fait référence à la légende qui relate que les habitants du village prétendaient que la fée Fifine avait redressé le clocher de l'église avec un fil de laine. Alcius Ledieu signifie aussi cette variante ayant la même signification : ***chés timbrés d'Ary*** , il explique ce blason par plusieurs petits contes populaires pour accréditer la réputation de bêtises attribuée aux habitants de cette localité. Monsieur Lecointe, maire d'Allery, signale une réponse des gens d'Allery à ceux qui les affublent ainsi : ***Ary, passage d'chés imbéciles***. Alcius Ledieu dit aussi : ***chés carottiers d'Ary*** vu qu'ils s'entendaient fort à tirer les carottes. Arthur Lecointe parle lui de ***chés féteus d'Ary***, les fêtes n'en finissant plus une fois commencées dans ce village. Bien travailler, bien fêter paraît être la devise des habitants du bourg. Pour finir M. Pacaud note que l'on trouve dans l'almanach de la Somme de 1927 de Pierre Dubois : ***chés ahuris***.

Bailleul :

On y trouve ***chés matcheus d'Bailleu*** donné par l'abbé Leroy en 1945, pour confirmer qu'ils mangeaient beaucoup. Mais le plus connu est ***chés manchons d'Bailleu*** cité en 1905 par Ledieu pour traduire leur activité principale : la maçonnerie. En effet sur la liste électorale de 1891, 20 hommes exercent la profession de maçon sur un total de 74 électeurs.

Bellifontaine :
Chés pourdriniers d'Belifontaine, ce blason renseigne sur leur activité d'éleveurs de pourdin-nes c'est-à-dire de dinde et dindons. On peut noter aussi ***chés sabotiers d'Belifontaine*** d'après Leroy qui signale que le territoire est couvert de bois et que les habitants s'adonnent depuis longtemps à la fabrication de sabots et de bois à galoches.



Grandsart :
Hameau de Bailleul. ***Chés blatiers de Grandsart*** est cité par l'abbé Leroy en 1945 ; Blatier signifie marchand de blé. L'abbé Leroy note aussi ***chés matcheus d'lard d'Grandsart*** (noter l'assonance). Un autre blason cité par Ledieu est ***chés richards d'Grandsart*** sans explication.

Citernes :

Chés grossés galoches d'Chiternes est couramment employé pour les habitants du bourg. Aucune explication n'est donnée. La galoche est une chaussure à semelle de bois. Arthur Lecointe note aussi ***chés bâtonnières ed Chiternes*** en l'honneur des catherinettes qui devaient entretenir et fleurir l'autel de la sainte patronne, assister aux mariages des compagnes, bénir le lit des futurs époux avec le curé.

Condé Folie :
L'abbé Leroy cite en 1945, ***chés pétcheus d'Condé Folie*** pour leur loisir principal et aussi ***chés matcheus*** car on dit volontiers : '***À Condé Folie, pour la matcherie, y mangeroétent eine vaque à quat.***'

Doudelainville :

Chés grandés jupes ed Dodlinville est cité par l 'abbé Leroy. Signalant une caractéristique vestimentaire, ce blason est commun avec Cambron et Valines. Arthur Lecointe parle aussi ***d'chés équerpilleus ed Dodlinville*** c'est à dire ceux qui étendent, en séparant le plus possible les tiges des javelles, pour les faire sécher.

Érondelle :
Chés teupiers d'Érondé, autrement dit les taupiers. Ce petit métier était exercé périodiquement par les manouvriers nombreux avant la première guerre mondiale d'après l'abbé

Leroy. Étaient-ils meilleurs piégeurs à Érondelle qu'ailleurs, on ne le sait pas. Ledieu note l'abondance de taupinières dans les marais. Monsieur Piette signale qu'à une certaine époque, le prix d'une peau de taupe valait cher : le prix d'un jocko. Arthur Lecointe dit aussi : ***chés biglés d'Érondé.***

Fontaine sur Somme :

Monsieur Ducrocq relève ***chés cracras*** pour le manque d'hygiène et ***chés déloquetés d'Fontaine***, c'est-à-dire ceux qui portent des habits en lambeaux. Le blason le plus connu reste cependant : ***chés sorciers d'Fontaine*** (et non pas sourciers), par référence à la croix de pierre et des traditions qui y sont liées, plus précisément des jeteurs de sort dont la puissance maléfique se faisait sentir de plusieurs manières, la plus courante aurait été de jeter des poux au monde d'après l'abbé Leroy.
M. Pacaud note que Vasseur donne comme définition de sorcieu : personne bizarre, originale, peu expansive et peu sociable. Pour finir, on note aussi ***chés clabeus d'Fontaine***, c'est-à-dire ceux qui sont mornes, abattus, fatigués d'après l'abbé Leroy. Arthur Lecointe signale aussi : ***chés feuseus d'meines*** (pannier d'osier). Lors de la fête des chars la présentation suivante fut faite : *Néyez point peur. V'lo chés sorciers d'Fontaine. Si o'n'avez rien à vous r'procher ine'vous front rien. Mais si on leu s'avez foé des crasses, gare à vous, à s'épidémies, à chés poux, pi à toutes sortes ed'choses ed point boin. Beyez ché t'lole alintour del croé d'pierre. Inn's'ont point rassurés sur leu sort. I vienn'nt lo la nuit pour appeler l'glaine noire, pour avoère tous les sortes ed'satisfactions : d'l'argin pi toutes sortes ed sequoi. Pi dinch'coin d'fu. Beyez Gd Père et pi Gd Mère : Izon l'air ed'des braves viu. N'vous y trompez point, ché des sorciers itou. Si o z'êtes bien avec eux a iro fin bien, mais si on z'avez yeu quequ'chicanes i vous asprer'ront d'el mixture qui io din leu queudron (che d'el bave ed crapeu, mélangée aveuc du sang d'teupes et pi des crottes ed'berbis) et pi d'main on s'rez plein d'poux.*
Pi chés sorcières qui suitent, ché du parel au même. R'chuvez'é bien, soeyez bien aimabes aveuc elles parc'qu'autremin i vont vous invoyer des mauvais sorts itou. Por éviter tout o soéyez gintis aveuc tout l'monde. Suivez trantchillemin no char enn' accoutant no carillon : 'À la claire fontaine…'. Tout o, ché du temps passé. On pouvez n'venir à Fontaine sans danger : i gn'o pu d'sorciers ! ! !

Vieulaines :

Les habitants sont surnommés : ***chés galochards d'Viulaines***, ou ***chés noirs cassieus d'Viulaines*** certainement pour leur manque de propreté mais d'après Vasseur cassieu signifie espiègle, polisson, vaurien, menteur. Ledieu signale que les habitants ont le teint brun et négligent de se laver et note lui : ***chés noirs cassiers d'Viulaines***.

Frucourt :

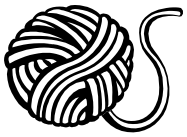
Chés bigots d'Frucourt. Le Petit Larousse donne de bigoterie la définition suivante : pratique étroite et bornée de la dévotion, préoccupée des seules formes extérieures du culte

Hallencourt

En 1861, on note ***chés blanques routiers***. L'abbé Leroy signale ***chés banque-routiers d'Hallencourt***. Ce blason provient très certainement de l'affaire de banqueroute qui toucha en 1841, cinq prévenus d'Hallencourt dont le maire Pierre Fournier. ***Chés talons courts*** ou ***chés courts talons d'Hallencourt,*** Corblet note une espèce de rébus jouant sur les mots ***allant court***. Les habitants étaient habitués à faire claquer sur le sol leur semelle de galoches ce qui leur valait cet autre blason noté en 1927 : ***chés galochards d'Hallencourt***. Ledieu note aussi en 1927, sans explication : ***chés faiseus d'bonds d'Hallencourt***. Mais le plus connu est ***chés matcheus*** ou encore ***chés mieus*** *d'Hallencourt* ; ceci car les habitants sont connus pour être de bons vivants et avoir un appétit considérable, les banquets étaient nombreux et chaque cérémonie prétexte à ripaille. À noter aussi ***chés matcheus d'canados d'Hallencourt,*** c'est-à-dire les gros mangeurs de pommes de terre. M. Maurice Maréchal de Sorel en Vimeu signale qu'on disait des habitants d'Hallencourt : '***Quant i bailleu, on voait couair l'échalote din leu gosieu***' *;* et M. Lecointe d'ajouter : '***Pour le quat heures, comme sandwich, eine vaque entre deux matelos***'

Hocquincourt :

Chés porte à dos d'Otchincourt, on peut y trouver dans le récit de Lefils en 1868 : on y fabrique des coutils et des linges de table commun, le colportage est aussi une des ressources des habitants, ils colportent de la rouennerie, de la bonneterie, du coton à tricoter et des étoffes d'Hallencourt. Tous les quinze jours, dit-on, ils se mettent en route pour le Boulonnais et le Calaisis, hommes, femmes, enfants s'en vont ensemble ; ils s'arrêtent dans les fermes où on les nourrit pour presque rien, souvent ils débitent leurs marchandises pour quelques morceaux de pain. Alcius Ledieu note en 1910 : ***chés porteus d'hottes*** et aussi ***chés miés à puches*** ce qu'Odette Debrie traduit en 1980 par ***chés matchés à pous***. J. Passérieux rappelle qu'enfant, il disait volontiers : '***Otchincourt, aut-chun brin din t'pelle, pour mettre din t'poubelle***'. Arthur Lecointe dit aussi : ***chés metteus d'fus***



Étalminil :

Lieu-dit proche d'Hallencourt, les habitants étaient affublés du blason : ***chés pourdriniers d'Étalminil***. (voir à Bellifontaine).

Huppy :

L'abbé Leroy dit en 1945 : ***chés ritchichis d'Huppy***. G. Vasseur cite en 1964 : ***chés rintchinchins*** pour signaler la petit taille des huppinois. À ce sujet, les habitants d'Huppy n'ont pas osé illustrer ce blason, lors de la fête cantonale en 1986, car ils le trouvaient trop réducteur. Auparavant en 1910, Alcius Ledieu note : ***Huppy, glorieux, friand, paresseux*** et précise : « ce dicton paraît devoir son origine à l'accompagnement de rime, cependant on m'a assuré qu'il était autrefois justifié. Les

habitants étaient fort amoureux du dolce farniente, lorsqu'ils avaient amassé un petit pécule qui leur assurait l'heureuse médiocrité dont parlait un vieux poète latin, ils abandonnaient leur état ou leur profession pour vivre de leurs rentes. D'une mise un peu plus propre que celle des travailleurs, ces petits rentiers furent accusés de vouloir se sentir glorieux, leur nourriture étant un peu moins grossière, il n'en fallut point davantage pour qu'on les qualifiât de friands, enfin comme ils n'avaient plus rien à faire, il leur était bien permis de demeurer un peu plus longtemps au lit, d'où la troisième épithète de paresseux qui leur fut décochée. Lorsque l'on voit tant de gens user scandaleusement leur vie et mettre leur conscience à la torture pour thésauriser sans cesse, on ne saurait considérer comme injurieux les trois sobriquets appliqués aux petits rentiers d'Huppy ; au moins, s'ils se contentaient de peu pour subvenir à leurs modestes besoins, c'était à un travail honnête qu'ils devaient de pouvoir se reposer sur leurs vieux jours. Je ne me sens point le courage de les en blâmer ».

Arthur Lecointe dit aussi : ***chés véneus*** (les vanneurs).

Liercourt :

Chés roux d'Liercourt est la généralisation d'un caractère physique de quelques uns des habitants, et a été choisi pour l'assonance. Arthur Lecointe parle ***d'chés imbrantcheus*** qui sont des ouvriers ébranchant les arbres ou aussi un qualificatif pour ceux qui entreprennent des tâches au-dessus de leurs forces. Chez Alcius Ledieu, on note aussi : ***Liercourt pour l'amour, L'Étoile pour la gloire***.

Limeux :

En 1910, Alcius Ledieu note : ***chés grosse-és galoches d'Limeux***. M. Plé d'Huppy nous a fait part ***d'chés limeux d'Limeux*** car les habitants sous-traitaient des pièces de serrurerie pour les villages voisins du Vimeu industriel, ceux-ci les voyant périodiquement rapporter leur travail disaient : « érvlo chés limeux d'Limeux » Quant à Arthur Lecointe, il dit : ***chés langreus*** c'est à dire maladifs, chétifs.

On dit aussi : ***à Limeux , i n'y a pas d'sots vindeus, i n'y a que d'sots acateux***

Longpré les Corps Saints :

L'abbé Leroy cite ***chés délabrés d'Longpré*** pour le manque d'hygiène. M. Pacaud signale que délabré s'applique aussi aux personnes ayant des maux d'intestin ou coliques. M. Richard Cozette a signalé aussi en 1985, ***chés tchuls brûlés*** et l'explique par le fait qu'en 1346, les anglais ayant voulu forcer le passage de la Somme, ils se retirèrent sur Longpré. L'année suivante Édouard 3 pilla le village et y mit le feu. Lefils ajoute que pendant le siège d'Amiens en 1596, les troupes anglaises alliées au roi Henri 2 brûlèrent une partie des maisons de Longpré. Arthur Lecointe dit lui : ***chés tchuls grillés.***

Chés cacheus d'Uhlans est un autre blason des longiprates car durant la guerre de 1870, les huttiers de Longpré allaient traquer avec leurs canardières les Uhlans, c'est-à-dire les lanciers prussiens, jusqu'aux étangs de Pont Rémy. M. Pacaud signale qu'un ouvrage appelé 'l'affaire de Longpré' relate ces faits. Les habitants sont encore appelés ***chés noéyés d'Longpré, chés batailleus d'Longpré*** ainsi que ***chés glorieus d'Longpré*** pour relever le caractère fier, vaniteux et orgueilleux des habitants très certainement. À ce sujet, Émile Gallet dans son livre 'Écrits sur Longpré' , signale que les seigneurs appelaient les habitants de Longpré : ***les glorieux*** ; pour traduire leur caractère vif, généreux, ardent, très porté aux démonstrations

Méréléssart :
Emnéchart : tét' de renard pour l'assonance à priori ou encore ***chés matcheus d'ernards d'M'néchart*** pour Arthur Lecointe.

Sorel en Vimeu :

Ledieu note : ***chés avaricieus d'Soré*** peut-être en référence à une certaine pingrerie des habitants. Il dit aussi : ***Séré glorieus, sen pot plein de cailleus,*** riposte des voisins de Wanel. Arthur Lecointe relate ***chés échérvlés d'Seuré*** c'est à dire les étourdis.

Vaux Marquenneville :
Chés accroupis est le blason couramment admis, car paraît-il une statue en position accroupie se trouve dans l'église. Vasseur donne aussi comme définition d'accroupi : simple d'esprit. Mais ce blason peut aussi noter l'importance de la religion aux yeux des habitants du village que l'on voyait souvent à l'église, à genoux en train de prier. À noter l'existence d'une association au village nommée : chés accroupis. Arthur Leconte dit : ***chés batteus d'Veux*** pour les batteurs en grange.

Wanel :

Chés richards d'Wéné est le blason le plus courant. Ledieu note aussi ***chés avaricieus d'Woné*** pour parler de leurs rapports avec l'argent et ***Woné wallon, sin pot plein d'étron*** riposte des voisins de Sorel.
Arthur Lecointe parle lui ***d'chés caverniers d'Woiné*** certainement pour traduire leurs occupations dans les mines de phosphate.

Wiry au Mont :
Chés mal avisés d'Wéry caractérise les gens de Wiry. On connaît aussi : ***ch'poéyi à queup d'serpe*** consécutivement à un crime ayant eu lieu en 1886, un dénommé Jacques, tisserand a tué d'une façon horrible, à coups de serpe, une veuve et sa fille de 46

ans pour les voler. Il a été condamné à mort pour ces crimes et exécuté à Amiens. Arthur Lecointe parle ***d'chés querbongneus d'Wiry*** c'est à dire les fabricants de charbon de bois, ils fabriquaient ce charbon de bois dans le bois de la Faude, un chemin de Wiry menant à ce bois porte ce nom de chemin des charbonniers et aussi ***d'chés mingeus d'cabri,*** mangeaient-ils beaucoup de chèvres ?